

3 juillet 2022 : Lc 10,1-12.17-20

“Un peu de pudeur !”

Lorsque nous sortons vainqueurs de l'épreuve, de la maladie, de la souffrance, nous sentons bien que Dieu est passé par là, qu'un bien a été donné. Aussi nous appliquons-nous à en témoigner : “Dieu a permis ce mal en vue de ce bien : ô ma joie, le mal est soumis au bien”. Théodicée pleine de bonne volonté, qui cherche à innocenter Dieu, mais, en réalité, ne fait que l'accabler d'une terrible compromission avec le mal... Dieu fait-il donc des scénarios pour prévoir et réparer nos égarements, échecs et faillites ?

Non, en réalité, Dieu n'anticipe rien, car il est éternel, c'est-à-dire qu'il embrasse et possède d'un seul coup toute la plénitude d'une vie sans fin, une vie sans absence du futur, ni écoulement du passé. Il voit comme présents dans son éternité les événements qui se produiront à un moment du temps. Ce qui nous permet de plus de comprendre que la prescience divine ne s'oppose pas à la liberté humaine : un même futur apparaît nécessaire quand on le rapporte à la connaissance divine, et parfaitement libre quand on l'estime au prix de notre propre nature humaine. C'est une nécessité “soumise” à condition : par exemple, si tu sais que quelqu'un est en train de marcher, nécessairement il marche.

C'est pourquoi il nous faut définitivement affirmer que Dieu ne permet pas le mal : il ne peut le permettre, pour la simple et bonne raison qu'il ne le conçoit pas, ne le pense ni ne l'imagine. Il ne prévoit rien, il n'en a pas besoin, tout simplement parce qu'il voit tout. Seul l'homme, dans son anticipation d'un futur encore absent, s'attend et anticipe la possibilité du mal. Et c'est ce regard innocent de tout mal que Dieu porte et pose sur nous, regard plein de pudeur par lequel il est avec nous, dans cet éternel présent au sein duquel il habite et verse sa grâce.

Il reste néanmoins vrai que Dieu connaît le mal dans ses conséquences en nous, dans le vide - néant - qui est creusé en nous. Mais il ne le regarde que dans le mouvement par lequel il s'en saisit pour le combler de sa surabondance. Son regard sur le mal est un acte : celui de combler, de donner sa grâce, de faire jaillir le bien dans sa bonté. Son regard est salut.

Et c'est cet acte - et lui seul - qu'il nous faut regarder. Apprenons donc de lui à poser ce même regard sur nous-mêmes comme sur les autres : un regard qui n'imagine pas de l'autre un quelconque mal, mais sans cesse se dispose à recevoir et à donner le bien : *“ne vous réjouissez pas parce que les esprits vous sont soumis ; mais réjouissez-vous parce que vos noms se trouvent inscrits dans les cieux”*.

